

Jeudi 30 juillet

Le visage collé contre la fenêtre, j'observe, bouche ouverte, yeux hagards, les passants qui semblent n'aller nulle part. Si je m'y attarde, je vois dans leur regard vide des tracas familiaux, des nuits blanches, des yeux rougis par l'alcool ou une peine d'amour, des appels à l'aide, des envies de tout laisser tomber. J'aime m'imaginer la vie des personnes que je croise sur ma route en me rendant au boulot. Chaque matin, alors que le soleil est presque gêné de se pointer, un autobus m'amène de mon appartement à mon lieu de travail. Routine implacable, immuable, sans surprise. Débuts de journée sans saveur, auxquels j'ajoute mon ingrédient secret pour les égayer : j'invente une vie aux inconnus.

Par exemple, l'homme en complet assis près de moi.

Pendant que l'autobus est immobile au feu rouge, je scrute l'âme de cet homme qui semble un agent d'assurances sans envergure. Il se mordille sans cesse les lèvres, signe qu'il demandera sans

doute une importante augmentation de salaire à son patron. Son complet chic mais démodé donne l'impression qu'il est garçon d'honneur à un mariage à petit budget. L'air hypnotisé, il regarde de gauche à droite sans arrêt, comme s'il suivait la balle d'un match de tennis de haut niveau. Ses joues creuses m'indiquent qu'il s'alimente mal; c'est probablement un célibataire qui bouffe sur le coin de la table en écoutant en rafales des *sitcoms* américaines mal traduites.

Tiens, je n'ai rien avalé moi non plus ce matin. Pas que je surveille ma ligne; j'ai plutôt oublié de passer à l'épicerie. Plus de pain, cafetière qui rend l'âme, faux numéro qui trouble mon sommeil déjà fragile (une certaine Sylvie voulait parler à un acupuncteur qui lui a été recommandé par son ex-patron, un homme colérique mais juste, qui passe le plus clair de son temps à boire en cachette au bureau, etc.)... Bref, j'étais incapable de me rendormir.

Errant dans mon appartement tel un poisson dans un bocal, j'ai allumé le téléviseur pour tromper le temps qui passait. Des enfants au ventre énorme, yeux exorbités, pleuraient leur vie en gros plan. Je n'ai pas pu changer de chaîne. J'ai téléphoné au numéro en bas de l'écran. Préposé jovial. Numéro de carte de crédit. Et je savais le tiers-monde en pyjama, la bouche pâteuse. C'était mon troisième don du mois. L'an dernier, avec tout l'argent qu'ils ont reçu de ma part, ces enfants ont sûrement fait construire des écoles, des musées, des salons de quilles. Ils doivent

même manger à leur faim, s'empiffrer dans les meilleurs restaurants, conduire une Harley. Maintenant qu'ils ont tous une télé DEL 3D, peut-être sont-ils eux aussi généreux et donnent-ils de l'argent pour aider d'autres enfants dans le besoin ?

Je repense à la nuit dernière et me dis que j'ai déjà été plus en forme que ce matin.

L'homme en complet s'engage dans la rue en poussant les autres, certain que sa journée mérite d'être entamée d'un pas décidé. C'est beau à voir. J'aimerais avoir cette volonté. Pour moi-même. Car, si je témoigne d'une certaine ambition, celle-ci est toujours tournée vers les autres. Que ce soit les enfants africains, les itinérants, les gens dans le besoin autour de moi ou tous ceux à qui je prête de l'argent sans jamais en revoir la couleur. Si j'avais gardé pour moi tous ces dollars éparpillés par excès de gentillesse, je serais l'heureux propriétaire d'une voiture, je voyagerais tous les ans et je posséderais une trentaine de cafetières pour pallier les bris éventuels.

Chaque fois que l'autobus s'arrête, un flot de travailleurs se poussent pour entrer le plus rapidement possible, comme s'ils voulaient s'emparer des meilleures places à un concert rock. Je me frotte le visage avec vigueur, laissant de côté l'extérieur pour me concentrer sur les personnes qui peuplent ce bel autobus des années soixante (tout semble vouloir s'effondrer au moindre cahot). La compagnie de transport a

changé la couleur des sièges (de bleu pâle délavé à gris-vert malade), oui, mais je ne tombe pas dans le piège : un jour, cet engin de la mort explosera et on retrouvera mon corps étendu dans un champ, le visage crispé par le regret d'avoir utilisé le transport en commun.

Autour de moi, toujours les mêmes. Une jeune étudiante qui chique une gomme d'au moins trois kilos, une grand-maman qui commente à voix haute les potins de son magazine, un monsieur immobile tout droit sorti d'un film d'épouvante (peut-être un comptable ou un mort-vivant). En passant de l'un à l'autre, je remarque qu'un vieux monsieur, très âgé, le dos courbé, la main tremblante sur une canne vacillante, essaie de rester debout en s'appuyant sur les gens autour de lui. Personne n'ose croiser son regard. Tout le monde fait semblant de regarder au loin, de froncer les sourcils en cherchant une réponse à un problème imaginaire, d'être dans la lune de manière professionnelle. Bref, comme chaque matin, personne n'est assez gentil pour offrir son siège au vieux monsieur qui meurt à vue d'œil. Je devine qu'ils m'implorent tous de me lever et de lui laisser ma place. Ils savent que je suis le bon Samaritain, celui qui, à chaque occasion, se fend en quatre pour être gentil avec son prochain. Ils me connaissent trop bien, même si on ne s'est jamais parlé.

— Monsieur, allez, venez vous asseoir, je descends au prochain arrêt.

Et le vieux de prendre place sans jamais me dire merci, sans jamais me jeter le moindre regard. Je ravale en me disant qu'il est sûrement sourd et muet. Et très timide. Ou qu'il a une peur bleue des inconnus au cœur sur la main. L'autobus freine. Un autre arrêt. Des millions d'arrêts. Nous sommes plus immobiles qu'en mouvement dans ce rectangle métallisé surpeuplé. J'ai menti au vieil homme. Ce n'est pas mon tour de descendre de ce manège matinal. Toutefois, la femme qui somnole en bavant à tout vent assise devant moi se doit de quitter le navire dès maintenant. Je connais les arrêts de tout un chacun sur le bout des doigts (penser à ne plus jamais argumenter quand quelqu'un me dira que je n'ai pas de vie).

Bien sûr, je pourrais m'en foutre, fixer mon cellulaire en sifflotant (je n'ai pas de cellulaire), mais j'en suis incapable. Si je ne réveille pas la femme qui ronfle, gueule ouverte, la culpabilité me tuera à petit feu et je terminerai mes jours en quêtant au centre-ville. Doucement, je secoue son épaule. Rien ne bouge. C'est peut-être plus un coma qu'un somme. De manière plus énergique, je la secoue à nouveau. Le néant. Je songe à prendre son pouls. Je sens l'autobus qui se met en marche et, paniqué, je la brasse comme une ménagère qui bat un tapis pour le nettoyer. Comme si une décharge électrique lui avait traversé le corps, elle revient d'entre les morts et me pousse pour se lancer carrément vers la porte. Aucun merci. On pourrait penser qu'à force de donner sans jamais recevoir en retour, je vais finir par être révolté contre le genre humain

et arrêter les actes de bonté en série. C'est bien mal me connaître. C'est dans mon sang, mes gènes, mes tripes. Il y a bien longtemps que j'ai accepté mon état. Alors, au lieu de les utiliser pour devenir ce que je ne suis pas, je canalise mes forces pour faire le bien. Même si je me heurte à la bêtise humaine.

La semaine dernière, une adolescente blonde, grassouillette, intello, possiblement du genre à tapisser les murs de sa chambre de photos de *boys band*, a oublié son roman sur le siège à mes côtés (une saga historique mêlant terroir, vampire, sorcellerie et sexualité). En moins de deux, je me suis précipité sur le trottoir pour le lui redonner. La blonde potelée m'a souri, mais avec un malaise évident imprimé sur la figure. Le fait d'agir ainsi semble plus me rapprocher du psychopathe que du bon gars. Et ce geste m'a valu un énième retard au boulot. Cela m'arrive deux à trois fois par semaine. Et ce n'est jamais par paresse ou en raison d'un réveille-matin défectueux. Non. C'est toujours en voulant aider mon prochain que j'alimente mon dossier d'employé. Mais, outre cela, je suis un employé modèle, donc mon patron ne me fout pas à la porte. J'ai accumulé tellement de retards que j'ai perdu le compte. Dans mon dossier, la section «Raison du retard» contient des perles. Exemples. Avoir pansé les blessures d'un activiste lors d'une manifestation pour la préservation des bovins de l'Ouest, avoir changé le pneu d'une voiture appartenant à un homme semi-aveugle portant des prothèses de bras, avoir convaincu un

suicidaire de ne pas se jeter en bas d'un pont et, du même coup, calmer l'humeur massacrate des automobilistes en furie qui klaxonnent.

Hier matin, un homme n'avait pas assez d'argent pour payer son ticket. Il bégayait, fouillait dans ses poches comme s'il était victime d'une crise d'urticaire. Je lui ai donné un billet de cinq dollars, celui qui m'aurait permis de dîner ce jour-là. Je ne me plains pas. Je constate que je suis une espèce rare et j'en viens même souvent à me demander si ma propension naturelle à aider les autres n'est pas plutôt une maladie mentale non répertoriée.

Il ne me reste que quelques minutes avant d'arriver au boulot. Je croise les doigts pour que rien n'arrive, pour que le temps s'arrête, pour que personne n'ait besoin de moi. Je n'aurais jamais dû y penser. En voulant éviter de regarder mes amis des transports en commun, je détourne la tête vers la fenêtre et une scène terrible me bouleverse, me prend à la gorge. Une mère et son enfant, en plein milieu de la rue, tentent de récupérer des tas de feuilles, des cahiers, appartenant sûrement à l'enfant. Tout le monde klaxonne, personne ne leur vient en aide. La mère, en pleurs, semble épuisée à force de virevolter ainsi entre les voitures qui les frôlent de trop près. Un autre retard à mon dossier me semble la pire idée du monde, mais quelque chose de plus fort que moi me pousse à sauter hors de l'autobus et à aller porter secours à cette veuve et à son orphelin.

Je passe de la marche rapide à un pas de course assuré. Je suis déjà en sueur. J'ai beau me dépêcher, le matériel scolaire du jeune garçon s'envole un peu plus haut, un peu plus loin. Sous le coup d'une de ces poussées d'adrénaline auxquelles je ne suis pas habitué (la dernière en date ayant été due à une partie de tag barbecue en deuxième année), je me mets alors à courir. Littéralement. Du jamais vu. Et je m'exécute du mieux que je peux. Je dis ça parce que j'ai les pieds plats, une malformation des deux petits orteils (palmés, croches, peu harmonieux). Ma locomotion ressemble à celle d'une autruche qui rêverait de devenir funambule. Malgré ces conditions non gagnantes, je réussis à me détacher de mon corps et à oublier le fait que mon amour-propre fond à vue d'œil. Tel un ninja en état d'ébriété, je récupère tous les cahiers de l'enfant. Rempli de fierté et le cœur qui me grimpe le long de la cage thoracique pour aller chercher un peu d'air, je tends le fruit de mon labeur à la femme.

— Oh, c'est gentil, mais ce ne sont que des feuilles vierges. J'ai tous les cahiers et documents de mon fils dans son sac. Vous pouvez les jeter. Bonne journée, me lance la maman déjà partie, son rejeton au bout du bras.

Alors que je m'en retourne, déconfit, sur le bord du trottoir, l'autobus qui devait me mener au travail n'est plus qu'un mirage, un vague nuage de fumée lointain qui prend la forme d'un doigt d'honneur, hallucination provoquée par la fatigue, la chaleur et le CO₂. Rien ne sert

de courir, il faut être à l'heure. Et je ne le suis pas. Aussi bien être en retard comme un professionnel et non en amateur. Le visage baigné de rayons de soleil, je profite de ce bref moment où je savoure la folle et jouissive possibilité de ne pas me pointer au boulot, d'aller au cinéma voir un film d'auteur polonais (je n'aime pas le cinéma d'auteur et je ne parle pas polonais, mais peu importe...), de rentrer à la maison pour profiter d'un congé improvisé en classant mes chaussettes par couleur, taille, modèle; une folie, je vous dis! Mais je n'en fais rien, me mets en marche en espérant que mon patron ne se rende compte de rien (il a le don d'apparaître devant moi au moment où je franchis la porte, alors qu'il est impossible de le rencontrer quand on veut lui parler).

Devant mon immeuble, j'hésite entre pousser la porte ou simuler une crise d'appendicite aiguë. Pour faire diversion. Neuf heures trente-trois. L'heure de la pause approche. La main sur la poignée, j'attends une trentaine de secondes avant d'entrer. De cette manière, mon patron, Conrad, ne rencontrera pas mon air de petit garçon pris les culottes baissées. Ma théorie est la suivante: si j'étais entré il y a trente secondes, Conrad aurait été là, le regard fou, la mèche folle. Mais plus maintenant. J'ai déjoué le destin. Je suis manifestement trop brillant pour travailler ici.

J'entre. Sur la pointe des pieds. J'ai l'air d'une ballerine qui aurait été refusée à toutes les écoles

de ballet. Aucun Conrad en vue. Et, s'il avait été là, impossible que je le manque. Un immense pan de mur, un lutteur sumo, mais sans le raffinement. Bourru, un peu vulgaire, il respire si fort que le personnel croit qu'il y a un problème avec le système de ventilation. Toutefois, quand il ouvre la bouche, c'est l'étonnement. Sa voix est haut perchée, nasillarde, comme s'il essayait d'entonner un cantique de Noël. C'est un être paradoxal auquel on s'attache plus par crainte que par amitié. Conrad m'aime bien, car, s'il a besoin qu'un employé fasse des heures supplémentaires, il sait qu'il peut compter sur moi. En vérité, je suis le seul à qui il le demande. Et je ne dis jamais non. Pour être gentil, pour ne pas déplaire. Voilà mon karma.

— Yannick, mon beau petit Yannick en caramel, encore en retard? me lance Suzanne, la réceptionniste. Je ne dirai rien au patron, à moins qu'il ne me torture en m'écartelant... quoique je pourrais aimer ça, hein? Ha! Ha! Ha! Ha! Bon. Bon. T'as couru? T'as l'air épuisé. Dors-tu bien? J'ai des pilules pour t'aider à trouver le sommeil. Des bleues. Ou des rouges? À moins que ce ne soit les jaunes? Allez, pige! (Elle me tend un tas de pilules, les yeux vitreux.) Pour te reposer, avant d'aller rejoindre Lucien, pourrais-tu donner un coup de main à ta réceptionniste préférée, même si je suis la seule, tu comprends? Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! (Elle s'étouffe à force de rire comme une folle furieuse. Elle s'appuie sur son bureau, pour reprendre son souffle et ses esprits.) Alors, tu veux classer ces fiches par

ordre alphabétique? Tu veux que je te chante la chanson pour t'aider? *A, b, c, d, e, f, g...*

— Merci, Suzanne, c'est gentil, je connais mon alphabet. Elles sont où, ces fiches, que je me dégourdisse les doigts?

— T'es pas obligé, mais tu me sauverais la vie!

— Oui, je vois. Classer des papiers ou aller à tes funérailles, c'est ça?

— Eh que t'es drôle! Allez, au travail! Je dois aller régler un truc important avec Liette concernant une amie qui est prise avec des fantômes dans sa maison. Ils déplacent même les meubles, éteignent les lumières, mais ils sont pas forts sur l'aspirateur. Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! Ha! hurle-t-elle en me laissant seul devant ces dizaines de classeurs qui débordent.

Suzanne, chère Suzanne. Une femme imprévisible, capable de nous préparer de bons muffins comme de nous annoncer qu'elle veut s'acheter un bateau, elle qui a une peur bleue de l'eau. Grande, élancée, jolie sans être charmante, elle a un je-ne-sais-quoi qui la fait paraître moins intelligente qu'elle ne l'est réellement. Est-ce son rire chevalin? Les espaces entre ses dents? Sa manie de faire bouger ses narines toutes les dix secondes? Je ne saurais dire. C'est elle qui m'a accueilli la première fois que j'ai mis les pieds ici. On s'aime bien. Elle rêve de devenir comédienne, elle passe d'innombrables auditions, sans succès.

Elle a un don plus évident pour dramatiser que pour l'art dramatique. Nuance. Mais je l'encourage sans relâche. En fait, je suis le seul parmi les employés à connaître la deuxième vie de Suzanne.

Après plus d'une heure à classer des dossiers, je suis à la lettre *d* comme dans «découragé» et, avant d'être rendu à «écœuré», je décide de laisser tout ça en plan. Suzanne, au téléphone avec un homme d'affaires asiatique avec qui elle s'obstine à parler un mélange d'anglais, de latin et d'onomatopées, me fait signe qu'elle s'en chargera. Elle m'envoie un baiser soufflé et elle empoigne quelques pétales de lys artificiels dans un vase devant elle, qu'elle me lance en roulant des yeux. Un peu excessive, je le concède.

J'occupe le poste prestigieux de «surveillant des commandes de contrôle de la fabrication». Ma tâche consiste essentiellement à regarder des moniteurs reliés à des caméras qui filment en permanence des boutons, des écrans, des leviers, des fils, qui doivent, en tout temps, être immobiles.

Si quelque chose bouge, j'appelle la sécurité.

En cinq ans, rien n'a jamais bougé.

Et c'est tant mieux, car personne ne s'occupe de la sécurité dans cette entreprise. C'est comme regarder une émission de télé où il ne se passe jamais rien. Un peu comme je le fais chez moi, mais, ici, je suis payé.

À quoi ressemble une journée typique au bureau ?

Café en arrivant, écouter Lucien me parler d'anthropologie (ou de tout autre sujet), surveiller les moniteurs, écouter Lucien me parler du volcan islandais Eyjafjöll, dîner avec mes collègues, surveiller les moniteurs, écouter Lucien me chanter les chansons de l'album *Shout at the Devil* de Mötley Crüe, pause-café, regarder les moniteurs, retourner chez moi en autobus en écoutant Lucien me faire le récit du voyage d'un explorateur danois du XVII^e siècle.

Voilà donc à quoi ressemble mon quotidien chez DUB inc., une entreprise qui se spécialise dans un domaine qui m'échappe et qui fabrique ou vend des trucs dont j'ignore la nature. Un mystère plane sur cette compagnie, mais je ne suis pas curieux. Tant qu'on me paye, que mes collègues sont sympas et que le micro-ondes fonctionne à l'heure du lunch, je suis l'homme le plus heureux du monde. Ou d'Occident. Ou de la ville. De l'immeuble. De mon équipe de travail, tiens. Et c'est toute une équipe ! Lucien, mon collègue, mon ami ; je suis son seul ami, et vice-versa. Il n'a pas de famille, contrairement à moi. Nous surveillons les moniteurs, alors, si un de nous deux flanche et tombe dans la lune en fixant un interrupteur, un calendrier ou autre chose, l'autre sera toujours là pour prendre la relève. Très grand, Lucien marche toujours penché. Même quand il est assis, il penche. C'est un penchant naturel. On dirait un joueur

de basket-ball russe sans le talent ni le salaire. Intarissable sur une foule de sujets, Lucien est une mine d'informations, sauf qu'elles sont rarement pertinentes. Exemple. Il ne se rappelle jamais où il a mis son lunch (nous n'avons qu'un seul frigo), mais il connaît tous les districts de l'Uruguay. Il parle lentement, comme s'il hésitait entre certains mots ou même certaines consonnes avant d'ouvrir la bouche. C'est un maniaque de jeux vidéo, de jeux de société, de jeux de rôles, virtuels comme réels. Il travaille chez DUB inc. depuis plus de vingt ans, bien que, étrangement, la compagnie n'existe que depuis quinze ans. C'est un des rares collègues que je fréquente en dehors du bureau. J'ai vécu plein d'aventures avec Lucien. Je me souviendrai toujours de la fois où il a essayé de répéter des pas de claquettes dans une bibliothèque ou bien la fois où il est arrivé au boulot avec un faon qu'il avait trouvé dans le boisé derrière chez lui.

Aujourd'hui, alors que je m'approche de lui en marmonnant une chanson de Poison (*Unskinny Bop*) pour capter son attention, je sens qu'il est dans un état que je nomme : « Je suis concentré, rien ne peut me détourner de mon travail. » En m'installant à ses côtés, je regarde les moniteurs et me prépare à briser le silence.

— Comment va le grand Lucien ce matin ? dis-je, les yeux rivés à l'écran devant moi.

Lucien ouvre la bouche très lentement, tourne la tête vers moi, sourcils froncés et plutôt

suspicieux, alors que ses yeux continuent de fixer le moniteur M-234.

— Je vais bien. J'ai bien dormi. Position foetale. Cauchemar étrange. Tu y étais. Nu. Une visite au zoo. Hitler nous invitait à un barbecue sur la plage. Comme tu t'apprêtais à participer à un concours d'art oratoire, je me suis réveillé. Il fait beau. Ce matin, j'ai cru voir bouger le bouton 9088. Fausse alerte.

Discuter avec Lucien constitue un acte de bravoure, un don de soi, un total abandon. Pour la plupart des êtres humains (tous), faire la conversation à mon ami et collègue relève vraiment de l'impossible. Plusieurs s'y sont essayés. Tous ont péri. Il y a deux ans, lors d'un souper thématique «baladi et dumplings», une amie, Chantal (informaticienne aux cheveux beaucoup trop longs, fan de musique folklorique bulgare, passionnée d'horlogerie), a pensé avoir trouvé en Lucien le *match* parfait. À la fin de la soirée, elle pleurait de désespoir dans la salle de bain, une lame contre son poignet. Il faut juste savoir comment le prendre, le pauvre Lucien. Quand on lui parle, il n'écoute pas vraiment, on sent qu'il est ailleurs (probablement sur la planète où il est né) et, quand il nous parle, suivre le fil de sa pensée peut facilement nous mener à la psychose. Faut être fait fort pour être l'ami de Lucien Bérubé. Mais moi, je l'aime d'un amour profond, indéfectible. Et je crois bien que c'est réciproque.

— Content de voir que ça va et que tes cauchemars me mettent en vedette.

— T'ai-je dit que tu mourais noyé? Et que je te regardais disparaître dans la mer enragée en riant aux éclats?

— Ah, non, tu ne m'as pas dit combien ma mort pouvait te faire rire...

— Yannick, voyons, il s'agit d'un rêve. Dans la réalité, tu sais ce que j'aurais fait, hein? Tu le sais?

— Les possibilités sont si nombreuses, mon ami, qu'il m'est difficile de choisir la bonne...

— Je serais allé acheter un canot à la boutique nautique du centre-ville... et j'aurais ramé jusqu'à toi en hurlant: «Ne meurs pas, John! Ne meurs pas!»

— John?

— Plus approprié que «Yannick» dans des circonstances tragiques.

— C'est gentil, l'idée du sauvetage, mais, tandis que tu vas te procurer un canot à l'autre bout de la ville, j'ai le temps de couler au fond plusieurs fois...

— Logiquement, si tu coules au fond une fois, tu ne peux pas remonter à la surface pour couler de nouveau.

— C'est une façon de parler.

— C'est un cauchemar.

Je capitule. Je me lève, tourne en rond dans notre minuscule local, prends une grande respiration et me rassois en faisant semblant d'être en plein travail. Je brasse des feuilles, trace des gribouillis sur un bloc-notes, agrafe de vieilles factures d'une pizzeria. Même s'il n'a pas quitté les moniteurs des yeux une seconde, Lucien n'est pas dupe. Il sourit, s'étire et me demande si j'ai besoin d'aide ou si je vais venir à bout de cette montagne de travail. J'arrête mon cirque, émets un petit rire sec traduisant bien comment j'aime ce type et comment il est l'une des rares personnes à être capables de me lire aussi facilement.

La journée passe. Tout le monde se salue en quittant le boulot. On se souhaite une bonne soirée. Conrad, mon cher patron, appuyé contre le cadre de porte, cherche son air comme s'il venait d'escalader le mont K2 à mains nues. Son expression faciale, mélange de reproche, de furie et de respect, m'implore d'essayer d'arriver à l'heure, demain. Mon léger hochement de tête l'informe que c'est exactement ce que j'essaie de faire tous les matins de ma vie. Son grincement de dents me signale qu'il ne me croit pas.

En me rendant à l'arrêt d'autobus, pendant que Lucien tente de m'expliquer comment les marées influencent le taux de divorce, je me fais la réflexion suivante : dans notre monde, être bon, penser aux autres avant soi-même, c'est suspect. Même que tout est en place pour nous enlever le goût de l'être. En courant vers une dame qui a de

COBAYES

la difficulté à monter dans l'autobus, je prouve au monde que je suis dans une catégorie à part. Hors concours.

Jeudi soir, 30 juillet

Quelqu'un qui m'observerait de loin conclurait assurément que je suis un voleur, un violeur ou un amnésique qui cherche son domicile. Erreur. Tel un alcoolique qui avance dans un champ de mines, je longe le trottoir, le cou allongé au maximum, pour tenter de voir s'il y a de la lumière chez ma voisine d'en dessous, j'ai nommé la charmante Marguerite. J'adore cette vieille dame, et elle me considère comme son fils. Ça me touche. Personne ne vient la visiter. Elle est si seule que, lorsqu'un livreur ou un témoin de Jéhovah apparaît sur son seuil, elle le kidnappe, l'ensorcelle et lui prépare des tonnes de café jusqu'à ce que sa vessie explose. Je ne sais pas si elle a déjà eu un mari, des enfants. Elle ne parle jamais de sa vie. En fait, elle parle toujours, sans arrêt, mais jamais de trucs trop intimes, et ça m'arrange. Depuis que je vis ici, je suis son homme à tout faire, son confident. Le mois dernier, j'ai réparé une montre ayant appartenu à un ami, mort lors d'un safari au

Kenya (le lion aurait recraché ladite montre), j'ai peint son salon aux couleurs de l'arc-en-ciel (mal de tête assuré au premier regard), j'ai classé ses tasses, verres et assiettes selon leur couleur, taille, provenance. J'adore Marguerite, mais il est vrai qu'une femme en robe de chambre qui vous réveille en pleine nuit, se tenant au pied de votre lit, casserole à la main, pour que vous descendiez chez elle ouvrir le pot de confiture maison, ça peut être épuisant.

C'est pourquoi, ce soir, je marche à tâtons, l'œil aiguisé, pour ne pas tomber sur une Marguerite en déroute qui me demande de l'aider à traduire en français le manuel d'instruction d'un gril à panini. Du coup, la culpabilité s'empare de moi. Peut-être pleure-t-elle seule, en silence, un pot de pilules à la main? Peut-être a-t-elle la main prise sous le frigo? C'est pour cela qu'avant de gravir les marches qui mènent à mon appartement, je jette un regard dans le salon très coloré de la douce Marguerite. Assise dans son fauteuil, elle tricote un foulard. Pour moi? Pour le camelot? Jalousie. Je remarque aussi qu'elle semble écouter de la musique, car sa petite tête dodeline. Un flacon de boisson forte traîne sur la table basse à ses pieds. Elle est heureuse, me dis-je en grim pant les marches deux par deux, comme un homme d'affaires pressé d'arriver à une réunion importante.

Quand j'allume la lumière, une drôle de pensée me saute au visage. Je suis aussi seul que Marguerite. Peut-être même plus. Elle a un

chat. Je suis allergique à tout animal (un jour, j'ai même cessé de respirer en caressant un iguane). Elle a des passe-temps comme le tricot, les cartes, la marche, la lecture. À part travailler chez DUB inc., je ne fais rien de particulier, je ne pratique aucun sport, je n'ai aucun loisir. Tout ça pourrait me déprimer. Au contraire. Je ressens une certaine liberté à n'avoir aucune passion. Difficile à comprendre, mais je suis comme ça.

Pour certaines personnes, le silence est effrayant, ennuyant. Pour moi, c'est tout le contraire. Il me rassure. J'en ai un besoin vital. Sauf que, ce soir, il est un peu plus pesant que d'habitude. Si je ferme les yeux et que je me concentre sur les bruits ambiants, je reconnais trois trucs distincts : le ronronnement d'un frigo qui va rendre l'âme sous peu, le craquement du bois et le son aigu et désagréable du perroquet d'une autre voisine, dont j'ignore le nom. Je me suis habitué à cette faune sonore, mais, en ce moment, je ne suis pas d'humeur à entendre les plaintes de ce paquet de plumes au bec crochu. Alors je lui souhaite bonne nuit et ferme la fenêtre qui donne sur la galerie arrière.

En me versant une bière, affalé sur mon divan beige, mou comme si un gang de rue l'avait battu, je ricane en pensant que la seule chose qui me procure un semblant de bonheur, un frisson, le truc qui donne un sens à mes journées un peu grises, c'est aider les gens. Pour moi, c'est comme un jeu, une mission. Je suis le superhéros des gens mal pris. Pas de cape, pas

d'épée, aucun pouvoir, mais un cœur toujours prêt, ouvert.

Tandis que je fixe le fond de mon verre, des souvenirs de mes tentatives de me trouver une activité qui pourrait me passionner me reviennent en mémoire. Adolescent, je m'étais inscrit à une troupe de théâtre. Croyant posséder un certain talent pour la comédie (j'ai déjà simulé une embolie pulmonaire lors d'un examen de géographie), j'ai vite déchanté quand, le soir de la première, alors que je devais réciter un long monologue seul sur scène, je me suis mis à bégayer en allant voir les spectateurs dans la salle, leur donnant la monnaie que j'avais dans les poches en guise de remboursement. Traumatisme.

Je déteste quand la nostalgie s'empare de moi. Je perds mes moyens, je doute de tout, je remets tout en question. Et ça me prend au moins toutes les semaines.

Tiens, le soir est tombé. Je vais pour regarder par la fenêtre du salon, et mes yeux traînent sur le mur où sont accrochées des photos de ma famille, d'amis. Des gens importants, parfois disparus, parfois peu présents aujourd'hui. Il y a même une photo d'un grand gaillard roux que je ne connais pas. Qui est cet homme? Pourquoi est-il à demi nu, un steak à la main, hurlant de rire, dirigeant vers l'objectif un majeur bien dressé? Est-ce moi qui ai pris ce cliché? Mystère.

Je me lève, me déplace doucement, car l'alcool commence à s'amuser en compagnie des fourmis

dans mes jambes. La lumière de la cuisine éclaire mal les cadres, un peu croches je l'avoue, mais, ce soir, je m'en fous. Habituellement, mes TOC m'auraient fait tiquer et j'aurais oublié ce qui se trouve sur les photos pour porter mon attention sur l'angle des cadres, leur symétrie. J'y pense. C'est peut-être pour cette raison que rien ne m'allume dans la vie. Peut-être que j'accorde trop d'importance au cadre plutôt qu'à la photo ?

Tout en me psychanalysant, je promène mes doigts sur mon passé. Ma sœur, Myriam, à son bal des finissants (la robe saumon qu'elle porte me procure un étrange frisson, mélange d'étonnement et de dégoût); ma mère, Ghislaine, décoiffée lors d'un tournoi de fer (elle avait blessé mon oncle. Commotion cérébrale. Depuis ce jour, il vit avec une plaque de métal sous son crâne. Ma sœur et moi l'appelons RoboCop); mon père, Yvon, lors d'un souper-bénéfice pour lequel il avait amassé plus de dix mille dollars en faisant du porte-à-porte pour vendre des mitaines de four, afin de venir en aide aux familles défavorisées du quartier (sur la photo, au lieu de tenir le chèque en souriant, il attache les lacets d'un enfant qui se chamaille avec un autre pour un morceau de gâteau).

Yvon.

Mon cher papa. L'homme le plus gentil, aimable, que la terre ait connu. La bonté faite homme. Gandhi et mère Teresa font figure de fainéants égoïstes et de profiteurs à côté de mon paternel. Quand elle en a l'occasion, ma

mère aime rappeler à tout le monde combien je ressemble à mon père, tant sur le plan physique que sur celui de la personnalité. Récemment, elle a même fait l'éloge de notre ressemblance à un amuseur de rue, en plein festival. Il était d'origine slave, ne comprenait rien à ce que disait ma mère, me suppliait du regard de l'éloigner de lui.

Plus petit que moi, assez frêle, mais plein de vigueur, le regard allumé, la démarche assurée, mon père nous a quittés beaucoup trop tôt. Il avait à peine cinquante ans. Chaque fois que je me rappelle les circonstances de sa mort, je ressens un pincement au cœur. Totale injustice. C'était un matin de janvier. Il faisait un froid sibérien. Yvon s'est arrêté sur le bord de la route pour prêter main-forte à une automobiliste. Il a réparé la crevaison, après avoir offert son café à la femme en lui proposant d'aller se réchauffer dans sa voiture en marche. Alors qu'il serrait le dernier boulon, il a aperçu au loin, dans un champ enneigé, un motoneigiste en panne d'essence. Mon papa avait toujours un bidon d'essence plein dans le coffre arrière (d'ailleurs, les émanations provoquaient chez les membres de ma famille de nombreux et incontrôlables fous rires). De la neige jusqu'aux hanches, Yvon s'est rendu péniblement jusqu'à la motoneige à sec pour porter assistance à son conducteur. Puis, alors que papa envoyait la main au motoneigiste qui repartait à vive allure, une skieuse de fond hurlait, tout près de là, qu'elle était coincée sous un arbre. Frigorifié, Yvon s'est précipité à la rescousse de la sportive déconfite. Et, de fil en

aiguille, il est venu en aide, dans le désordre, à un fermier en peine d'amour, à un ornithologue en mal d'oiseau, à un cinéaste en repérage d'extérieurs, à un renard qui claudiquait, et j'en passe. La légende familiale veut que papa ait été retrouvé au printemps, après d'intenses recherches hivernales, par un acériculteur qui accompagnait un groupe d'enfants en sortie parascolaire.

Ce soir, seul dans mon trop grand appartement, un verre de bière vide à la main, avec comme bruit de fond le ventilateur qui se plaint, debout devant mon passé mat et glacé, je m'ennuie de mon père. Il n'a jamais vu mes enfants (je me fais cette réflexion en sachant très bien que je n'ai pas d'enfants. Mais je m'en fous. Cette pensée un peu mélodramatique me reconforte). C'est lui qui m'a enseigné l'art de penser aux autres avant soi-même. Ç'a été un excellent mentor, car j'ai tellement bien appris ses leçons que je me suis oublié au profit des autres. Pas que je sois triste ou amer de cela, pas du tout, sauf qu'il me fait drôle d'imaginer combien cela serait étrange d'être égoïste. Juste une fois. De faire taire le bon gars en moi, de révéler mon côté sombre.

Mes meilleurs souvenirs avec mon père ? C'est quand, le soir, lorsqu'il me bordait (il a observé ce rituel père-fils jusqu'à mes dix-huit ans. Mes copines de l'époque le trouvaient vraiment particulier quand il nous recouvrait avec la couette, juste après la prière), je lui demandais de me raconter (une millième fois) les aventures de mes

ancêtres, de toutes ces générations de Coursol pour qui l'altruisme, le don de soi et l'amour de l'autre étaient un mode de vie, un gouvernail qui donnait un sens à leur existence. Qui était mon préféré déjà ? me dis-je en fermant les yeux pour retrouver les images qu'avaient créées en moi les récits de mon cher papa.

Médéric Coursol (1612-1644), premier ancêtre, avait quitté l'Europe pour aider un ami à conquérir le cœur d'une demoiselle. De l'autre côté de l'océan, mon héros familial a joué les entremetteurs pour permettre à son ami (un bûcheron manchot) de fonder une famille, de s'établir. Trente-quatre enfants sont nés de cette union (neuf sont morts en bas âge, trois ont attrapé le scorbut et cinq se sont perdus en allant traire une vache). Médéric était un commerçant qui déclarait faillite aussi fréquemment que d'autres éternuaient. Il prêtait tellement d'argent aux gens dans le besoin qu'il n'était pas rare qu'il retourne les voir pour qu'ils lui prêtent de l'argent à leur tour. Un cercle vicieux où tout le monde a l'impression de perdre un peu son temps. Un soir, en voulant aller donner un peu de monnaie aux quêteux de son village, Médéric s'est fait voler son argent, ses vêtements et sa jambe de bois. Sans le sou, nu et unijambiste, il a rendu l'âme le jour de son anniversaire, les yeux bandés, après s'être frappé lui-même lors d'une piñata qui avait mal tourné.

Il commence à se faire tard. J'hésite entre boire une autre bière ou téléphoner à ma maman.

Pour jaser. Pour qu'on se rappelle tous les deux combien papa nous manque. Pour être honnête, je suis beaucoup plus nostalgique qu'elle. Toutes les fois que j'évoque Yvon, elle me supplie de passer à autre chose, me répète que brasser ainsi le passé nous empêche d'avancer. Elle n'a pas tort. C'est juste que j'aimerais qu'elle partage mon sentiment. Depuis quelque temps, elle s'absente souvent. Pour des voyages entre amis. Parfois, elle est accompagnée d'une nouvelle flamme. Je l'envie d'être capable de profiter de la vie de la sorte. D'ailleurs, elle ne doit pas être à la maison, mais sûrement quelque part en Europe, embrassant le bonheur à pleine bouche, un verre de champagne à la main. Peut-être même dans chaque main. Je pense aux autres tout le temps, qu'ils soient vivants ou morts. Pas facile d'avancer dans un tel contexte.

En me dirigeant vers le frigo pour y prendre une autre bière, je décide finalement de rebrousser chemin, chassant de mon esprit ce goût d'alcool. Deux bières, c'est filer tout droit vers la gueule de bois. Déjà que je suis toujours en retard, il ne faudrait pas que j'en rajoute en arrivant amoché au boulot. La suite des événements pourrait être terrible : congédiement, bagarre avec le chauffeur d'autobus, errance dans un parc national jusqu'à ce que je meure de soif aux côtés d'un ours qui juge mon problème d'alcool. Mon jardin secret. Un jardin où rien ne pousse vraiment, un jardin où je perds mon temps à arracher les mauvaises herbes et à chasser les marmottes à coups de pelle.